

pin, son ancien adversaire, a dit de lui qu'il avait de la dignité sans morgue, de la fermeté sans rudesse, de la modération par esprit de justice et d'humanité, l'amour du travail, avec un talent vrai, soutenu, et une parole suave sans emphase et sans prolixité. En 1827, de Broë, qui avait été nommé maître des requêtes au Conseil d'Etat, refusa de faire partie d'un conseil institué pour surveiller les journaux. L'année suivante, il devint avocat général à la cour de cassation, et, quelque temps après, conseiller à la même cour. Outre ses réquisitoires, de Broë a prononcé plusieurs discours de rentrée, parmi lesquels on cite ses discours *Sur l'amour du vrai* (1823), et *Sur la conscience* (1827).

BROECK, bourg de Hollande, dans la province de la Hollande septentrionale, arrond. de Hoorn, à 15 kilom. N.-E. d'Amsterdam; 1,400 hab. Ce village, résidence de la plupart des riches négociants d'Amsterdam, a porté la propriété hollandaise à des limites inouïes. Ses rues, aux trottoirs dallés en faïence, pavées en briques, lavées et frottées soigneusement chaque jour, sont interdites aux animaux et aux voitures. Les maisons, généralement petites, sont lavées quotidiennement à l'intérieur et à l'extérieur; enfin on interdit le passage de certaines rues aux étrangers s'ils ne revêtent leur chaussure de chaussons en feutre.

BROECK ou **BROEK** (Crispin VAN DEN), peintre, architecte et graveur flamand, né à Anvers ou à Malines en 1530, eut pour maître Frans Floris, fut un franc-maître de la corporation de Saint-Luc à Anvers en 1555, et mourut en Hollande en 1587 selon les uns, en 1601 selon les autres. Le musée d'Anvers a de lui un *Jugement dernier*, signé : *Crispin P. A. 1571*; le musée de Vienne, une *Adoration des mages*, signée d'un monogramme. Crispin van den Broeck se distingua aussi comme architecte et comme graveur. Il a gravé au burin et en clair-obscur une quarantaine de planches, dont dix-neuf représentent la *Vie de la Vierge*. Ses compositions ont été reproduites par plusieurs habiles graveurs de l'époque, notamment par Barbara van den Broeck, sa fille et son élève, à qui sont dues les pièces suivantes : *Datila et Samson*, le *Jugement dernier*, la *Sainte Famille*, *Vénus et Adonis*, etc. — A la même famille se rattache sans doute A. VAN DEN BROECK, qui travaillait en Hollande vers le milieu du XVII^e siècle et qui a gravé divers plans topographiques, entre autres : les *Environs de l'étang de Longpendu*, comprenant une grande partie du comté de Charolais.

BROECK ou **BROEK** (Elie VAN DEN), peintre flamand, probablement parent des précédents, né à Anvers vers 1657, studia en Hollande sous Ab. Mignon et de Heem, qu'il imita avec succès, et mourut à Amsterdam en 1711. Le musée de Rotterdam a de lui un tableau de *Fleurs*; le musée de Vienne, trois tableaux, signés : *El. V. d. Broek pinx.*, et représentant une *Nature morte* (huitres, homards, argenterie, etc.) et des *Fleurs*.

BROECK (Peter VAN DEN), navigateur hollandais qui florissait au commencement du XVII^e siècle. Parmi ses nombreux voyages, dont il a publié la relation en hollandais, un des plus intéressants est celui qu'il fit au cap Vert en 1605. Quelques jours après son arrivée à Port-d'Al, petite ville située près du cap, la contrée fut envahie par des nuées de sauterelles, et la grosseur d'un pouce, qui détruisirent les fruits et les grains. Il s'ensuivit une telle disette que les indigènes venaient vendre aux Européens, pour quelque nourriture, jusqu'à leurs femmes et leurs enfants. Broeck raconte qu'ayant demandé un jour à des naturels pourquoi ils adoraient le diable : « Dieu, lui répondirent-ils, ne nous fait pas de mal, le diable nous en fait; c'est donc lui que nous devons nous efforcer de nous rendre favorable. »

BROEDERLAIN ou **BROEDLAIN** (Melchior), peintre flamand, florissait vers la fin du XVI^e siècle. Il fut employé, à partir de 1385, comme « peintre et varlet de chambre de monseigneur le duc de Bourgogne », et reçut de Philippe le Hardi une pension annuelle de 200 livres. Il peignit pour ce prince plusieurs bannières, ainsi qu'on le voit par les comptes publiés dans le savant ouvrage de M. de Laborde sur les ducs de Bourgogne. Ces bannières ont disparu; mais on conserve, au musée de Dijon, un précieux retable en forme de chasse, commandé par Philippe pour le maître-autel de la Chartreuse de cette ville, et dont les volets, peints par Broederlain, représentent l'Annonciation, la Visitation, la Présentation et la Fuite en Egypte. « Ces peintures, dit M. Waagen, marquent la limite entre l'ancien style flamand et le style réaliste de l'époque suivante. Les têtes sont encore rondes et molles; mais parfois, comme celle de la Vierge et de Siméon, dans la *Présentation au temple*, elles révèlent un sentiment très-délicat du beau ainsi qu'une certaine originalité. Le Joseph de la *Fuite en Egypte* est, en revanche, d'un réalisme très-accusé. Les plis des étoffes conservent de la mollesse, mais les couleurs sont d'une vigueur qui frise la crudité. » MM. Crowe et Cavalcaselle pensent que Broederlain avait formé son style par l'étude des maîtres des écoles du Rhin, auxquels il fut inférieur pour la grâce des conceptions, mais qu'il surpassa dans la reproduction de la

réalité. Sous ce dernier rapport, ainsi que pour le choix et la combinaison des couleurs, il peut être regardé comme le précurseur des Van Eyck. — Quelques auteurs écrivent le nom de ce maître : BROEDERLAM.

BROEKHUIZEN (Benjamin), médecin et philosophe hollandais, mort vers 1686. Après avoir été attaché à l'armée en qualité de chirurgien major, il s'établit à Bois-le-Duc, où il devint professeur de philosophie et de médecine. Il a publié : *Economia corporis animalis, sive cogitationes succinctae de mente, corpore et utriusque conjunctione* (Nimègue, 1672).

BROEKUIZEN (Jean VAN), en latin *Janus Broekhusius*, poète et érudit hollandais, né à Amsterdam en 1640, mort en 1707. Après avoir reçu une bonne éducation littéraire, il resta quelque temps chez un apothicaire, puis il prit du service, devint lieutenant, fut envoyé en Amérique sur la flotte de Ruyter en 1674, et revint en Hollande l'année suivante. Se trouvant à Utrecht, il prit part à un duel et encourut pour ce fait la peine de mort; mais, grâce à l'intervention du savant Grævius, il fut sauvé. Après avoir été quelque temps capitaine dans la milice à Amsterdam, Broekuizen se retira à Amstelveen, où il passa les dernières années de sa vie, se livrant entièrement alors à son goût pour la littérature. Outre ses *Poésies latines*, publiées à Utrecht (1684), on a de lui des *Poésies hollandaises* très-élégantes, mais peu nombreuses (Amsterdam, 1712, in-8); des éditions de Properce, de Catulle, de Sannazar, etc.

BROENDSTED (Peter-Oluf), archéologue et philologue danois, né dans le Jutland en 1780, mort à Copenhague en 1842. Il voyagea en France, en Italie, en Grèce et dans l'Asie Mineure, se livra aux recherches les plus importantes pour l'étude des antiquités, et professa la philologie grecque à Copenhague, où il fut nommé, en 1832, directeur du cabinet d'antiquités et de médailles du roi. Son ouvrage le plus important (écrit en français) a paru sous ce titre : *Voyages dans la Grèce, accompagnés de Recherches archéologiques, et suivis d'un Aperçu sur toutes les entreprises scientifiques qui ont eu lieu en Grèce depuis Pausanias jusqu'à nos jours* (Paris, 1826-1830). Parmi ses autres écrits, nous citerons : *Histoire danoise, éclairée par des manuscrits du nord de la France* (Copenhague, 1817-1818); les *Bronzes de Syrie*, etc. (1836). Sur les conditions des peuples de la Grèce actuelle (1844).

BROEUQUEZ (Jean-François DE), médecin flamand, né à Mons en 1690, mort en 1740, était docteur de l'université de Louvain. On a de lui : *Réflexions sur la méthode de traiter les fièvres par le quinquina* (1725), et *Preuve de la nécessité de regarder les urines, pour la guérison des maladies* (1729). — Son fils, Antoine-François BROEUQUEZ, né à Belleil, près d'Alb, en 1723, mort en 1767, fut médecin comme lui. Il a publié : *Discours sur les erreurs vulgaires qui se commettent dans le traitement des enfants* (Mons, 1754); *Réputation des erreurs vulgaires sur le régime que la médecine prescrit aux malades et aux convalescents* (1757).

BROFFERIO (Angelo), littérateur, jurisconsulte et homme politique italien, né d'un médecin, en 1802, à Castelnuovo-Calceia, village des environs d'Asti (Piémont), mort en 1866. Il fit son cours de droit à l'université de Turin, et fut reçu avocat en 1823; mais, la même année, il avait débuté dans la carrière dramatique par une tragédie : les *Adorateurs du feu*, suivie d'un grand nombre de tragédies et de comédies, dont quelques-unes ne sont pas sans valeur; *Eudoxie*, représentée au théâtre Carignan en 1825, lui fit une certaine réputation. Les années suivantes, il se lia avec Jacques Durando, et ils formèrent, avec d'autres jeunes gens, une conspiration très-innocente au fond, mais dont la découverte, en 1830, amena l'arrestation de Brofferio et de ses principaux amis. Cette affaire allait prendre une sanglante tournure, lorsque l'avènement de Charles-Albert au trône mit les jeunes gens en liberté. Dès lors Brofferio négligea la poésie pour s'adonner plus spécialement à l'exercice de sa profession d'avocat; il se consacra surtout aux défenses criminelles, et son éloquence lui acquit bientôt une grande réputation. Il est peu de grandes causes criminelles, non-seulement en Piémont, mais dans d'autres parties de l'Italie, auxquelles Brofferio n'ait porté l'appui de son talent. Sa parole éloquente et libérale a souvent réclamé la liberté de conscience et la liberté de la presse pour toutes les opinions.

Bien que, à cette époque, il se consacra surtout au barreau, Brofferio n'abandonna pas entièrement la littérature; il écrivit la *Chute de Missolonghi*, les *Scènes helléniques*, et fit représenter avec succès des tragédies et des drames où abondaient les allusions politiques et les sentiments libéraux, en même temps qu'il recevait de ses compatriotes le surnom un peu pompeux de *Béranger piémontais*, pour ses chansons populaires dans ce dialecte du Piémont, qui n'est rien moins que littéraire et poétique. Homme d'esprit et d'initiative, patriote ardent, fondateur de divers journaux dont le libéralisme, plutôt sous-entendu qu'exprimé, en l'absence de toute liberté, était cependant compris du public, Brofferio était très-populaire en Piémont au moment où les réformes de Pie IX provoquèrent celles de

Charles-Albert (1847). Il réclama, dans le *Messaggiere torinese*, l'établissement d'une garde nationale, la liberté de la presse, l'expulsion des jésuites, enfin une constitution, qui fut accordée par Charles-Albert le 8 février 1848. Nommé, cette année même, député au parlement, il en devint l'un des orateurs les plus applaudis et le chef de l'opposition démocratique, en même temps qu'il propageait ses idées par la fondation de nouveaux journaux politiques démocratiques : la *Voce della libertà* (1849-1856), journal qui succéda au *Messaggiere torinese*; la *Voce nel deserto*; la *Voce del progresso commerciale*; l'*Italia contemporanea*, etc. A la tribune et dans la presse, Brofferio a toujours énergiquement combattu la politique modérée et la diplomatie du comte de Cavour, qu'il attaqua dans une comédie satirique intitulée *Le Tartufe politique* (1851), interdite par la censure quelque temps après, et reproduite avec succès sur la scène en 1854. Après l'annexion des provinces italiennes au Piémont, son importance politique, un peu amoindrie par l'arrivée de nouvelles personnalités parlementaires, resta cependant considérable, et il était encore, lorsqu'il mourut, un des bons orateurs politiques et l'un des premiers avocats de l'Italie.

Dans ses dernières années, Brofferio était devenu bibliothécaire du roi Victor-Emmanuel, qui lui portait une vive amitié. Il avait été aussi chargé d'écrire l'*Histoire du parlement subalpin*, dont il était un des plus glorieux vétérans. La vie de cet homme, au grand cœur et au grand talent, devait être, comme elle fut, terminée par un acte de patriotisme. Quelques jours avant d'être frappé par une mort soudaine, à la suite de longues souffrances, le poète orateur eut le temps d'écrire l'*Hymne de guerre*, qui est une de ses plus belles poésies, et qui fut comme le chant du cygne de cette âme ardente et toujours jeune (mai 1866). S'il n'eût pas le bonheur d'entendre cet hymne guerrier (mis en musique par M. Baruzzi), chanté avec enthousiasme par la jeunesse italienne marchant à la frontière, il eut celui, non moins enviable, de laisser après lui, au moment où sa patrie était en danger, un chant de victoire qui restera comme la *Marseillaise italienne*.

Outre les travaux littéraires dont nous avons parlé, nous citerons de Brofferio : *Miss Cugino, Il Vampiro, Tutto per il meglio, Il Casaro, Il Castello di Kemilworth, Angelica Kauffmann*, pièces qui furent jouées avec succès; *Vitigès, roi des Goths*, tragédie nationale qu'il composa sur l'invitation de Charles-Albert, mais dont l'ambassadeur d'Autriche empêcha la représentation; l'*Histoire du Piémont de 1814 jusqu'à nos jours* (1850, 5 vol. in-8); *Traditions italiennes*. Il écrivit aussi une brochure pétillante de verve, *Physionomies parlementaires* (1857), et *Mémoires de mon temps* (1858-1861, 20 vol. in-18), ouvrage fort intéressant et aussi remarquable par le charme de la narration que par l'extrême modestie de l'auteur, qualité bien rare en de tels écrits. La dernière publication politique de Brofferio remonte à l'époque de la scission entre Garibaldi et le comte de Cavour en 1860; c'est une brochure intitulée : *Cavour ou Garibaldi*, en réponse à des attaques dirigées contre Garibaldi, par un membre de la droite cavourienne qui avait publié une brochure sous ce titre : *Garibaldi ou Cavour*.

BROGDEN (le révérend James), théologien anglais, né en 1806, fit ses études à l'université de Cambridge, et entra dans les ordres en 1838. Il administra une cure dans le comté d'Oxford. On a de lui : *Explications de la liturgie et du rituel* (1842, 3 vol.); *Sauvegarde catholique contre les erreurs de l'Eglise de Rome* (1846, 3 vol.); *Titres de la suprématie de la couronne et des libertés civiles et religieuses du peuple anglais* (1851, 1 vol.). On lui doit aussi plusieurs articles sur le droit ecclésiastique dans le *Dictionnaire du Clergé* du docteur Hook, des sermons, des brochures et de nombreuses communications aux journaux anglais.

BROGHILL (baron DE) V. BOVIE (Roger).

BROGIANI (Dominique), médecin italien né à Florence en 1716. Reçu docteur à Pise en 1738, il occupa successivement dans cette ville, avec un grand éclat, la chaire de médecine et celle d'anatomie. On a de lui : *Miscellanea physico-medica*, etc. (1747, in-4°), et *De Veneno antimantium naturalis*, etc. (1752).

BROGITARUS, roi de la Galatie ou Gallogrèce en Asie Mineure, vivait au I^{er} siècle avant notre ère. Gendre de Dejotarus, qui avait reçu de César et du sénat le titre de roi suprême de la Galatie, Brogitarus résolut de le supplanter, et gagna dans ce but, par ses présents, le tribun Clodius, qui le fit nommer roi par une assemblée du peuple à Rome. Il s'était emparé de Pessinunte et du temple de Cybèle, lorsque Dejotarus marcha contre lui et reprit la ville. C'est alors que, pour perdre son beau-père, Brogitarus le fit accuser d'avoir conspiré contre César; mais Cicéron défendit le roi de Galatie et prouva son innocence dans sa belle harangue *Pro rege Dejotaro*.

BROGLIE, bourg de France (Eure), ch.-l. de canton, arrond. et à 12 kilom. S.-O. de Bernay, sur la Charentonne; pop. aggl. 1,048 hab. — pop. tot. 1,252 hab. Moulins à blé et à tan, filatures de coton; commerce de bestiaux et de grains. On remarque à Broglie le vaste château construit au XVIII^e siècle par le céle-

bre maréchal de ce nom; il est flanqué, du côté de la plaine, de vieilles tours en silex et en poudingue; la façade de l'église, construite en poudingue brun, présente six colonnes et des arcades romanes formant des ogives par leurs entrelacements. La nef est du même style; mais les collatéraux sont plus récents; celui du N., qui appartient au XVII^e siècle, est encore orné de vitraux assez remarquables.

Broglie est un bourg fort ancien, qui portait autrefois le nom de *Chambrais*; les barons de Ferrières y possédaient un château fort qui tomba au pouvoir des Anglais; Dunois le leur enleva en 1449. En 1742, la baronnie de Ferrières fut érigée en duché en faveur de la famille de Broglie, qui y fit construire, sur l'emplacement de l'ancien château fort, le château moderne dont nous avons parlé.

BROGLIE (on pron. *Broille*; II. mil.). Ancienne famille, originaire de Chiari ou Quiers en Piémont, où elle occupait un rang distingué dès le XIII^e siècle. Vers la fin du XVI^e siècle, elle était représentée par Amédée de BROGLIE, comte de Cortandon, qui laissa un grand nombre d'enfants. L'un d'eux, FRANÇOIS-MARIE, fut la souche des Broglie de France, qui se sont perpétués jusqu'à nos jours. Cette famille a fourni un certain nombre d'hommes de guerre et de dignitaires ecclésiastiques, dont nous allons donner les plus remarquables.

BROGLIE (François-Marie DE), page du duc Maurice de Savoie et capitaine des arquebusiers à cheval de sa garde; il entra en 1644 au service de la France, se distingua en Catalogne, au siège de Lérida, à la prise d'Alger, fut créé lieutenant général pendant les guerres civiles de la minorité de Louis XIV et périt en 1656, au siège de Valence, en Piémont.

BROGLIE (Victor-Maurice, comte DE), maréchal de France, né vers 1640, mort en 1727. Il fit avec distinction les campagnes de Flandre (1667), de Franche-Comté (1668), suivit le roi à la conquête de Hollande (1672), servit tour à tour sous Condé, sous Turenne, sous le maréchal de Créquy, se couvrit de gloire à Senef (1674), reçut le gouvernement du Languedoc et réprima cruellement les mouvements des protestants dans les Cévennes. Il fut créé maréchal en 1724.

BROGLIE (François-Marie, duc DE), maréchal de France, troisième fils du précédent, né en 1671, mort en 1745. Depuis 1689, il fit toutes les campagnes de Flandre, d'Allemagne et d'Italie, fut nommé ambassadeur à Londres en 1724, et négocia le traité de 1725, qui garantissait les conventions d'Utrecht. Maréchal en 1734, il combattit les Autrichiens en Italie, reçut le commandement de l'armée de Bohême en 1741; il ne put se défendre avec avantage dans Prague, ramena son armée à la frontière de France et quitta le commandement, injustement accusé des malheurs de la campagne. Il avait été créé duc peu de temps auparavant.

BROGLIE (Victor-François, duc DE), fils aîné du précédent, né en 1718, mort en 1804. Il fit ses premières armes en Italie, sous les ordres de son père, combattit en Bohême, puis en Alsace, en Flandre, en Allemagne, et fut créé maréchal de France en 1759, à l'âge de quarante ans. Jomini le regarde comme le seul des généraux français qui se soit constamment montré habile pendant la guerre de Sept ans. En 1760, il gagna la bataille de Corbach, mais tomba en disgrâce après la défaite de Villingshausen, qu'il avait partagée avec le maréchal de Soubise. En 1764, cependant, le roi le rappela à la cour, et lui donna plus tard le gouvernement des Trois-Évêchés. Au début de la révolution de 1789, il fut appelé par Louis XVI au commandement des troupes rassemblées près de Versailles et destinées à opérer la contre-révolution; mais il n'avait lui-même aucune illusion sur le succès des projets insensés de la cour. Il accepta toutefois le ministère de la guerre, qu'il ne garda que quelques jours, et s'enfuit après la prise de la Bastille, tenta vainement de s'emparer des places de son gouvernement, courut de grands dangers à Verdun et vit Metz lui fermer ses portes. Il se retira alors en Allemagne, fit les plus grands efforts pour armer les puissances étrangères contre la France, commanda les premiers corps d'émigrés qui agirent en Champagne en 1792, et servit tour à tour contre sa patrie dans les rangs des Anglais et des Russes. Il mourut à Munster en 1804. M. de Bourcet a publié en 1792 des *Mémoires sur la guerre de Sept ans* rédigés sur des papiers du maréchal.

BROGLIE (Charles-François, comte DE), frère du précédent, né en 1719, mort en 1781. Ambassadeur de France en Pologne (1752), il combattit l'influence russe et fit les plus louables et les plus vains efforts pour retarder la chute de la nationalité polonaise. Un revirement dans la politique du cabinet de Versailles l'obligea de quitter son ambassade. Il servit ensuite pendant quelque temps en Allemagne, dans la guerre de Sept ans, et se fit remarquer surtout par sa belle défense de Cassel (1761). Après la guerre, Louis XV lui confia la direction du ministère secret, dont la mission était de correspondre directement avec le roi et de l'éclairer sur l'état de l'Europe. Dans ce poste, il se trouva plus d'une fois en opposition avec les ministres, fut exilé deux fois, mais n'en dirigea pas moins pendant dix-sept ans la correspondance secrète de Louis XV, et se vengea de ses disgrâces en contribuant à l'exil de Choiseul.